

Gaston BROUCKE

RESTER LIBRE ...



RESISTEZ !

à ma Descendance,

Date de rédaction : Octobre 2010

SOMMAIRE

Préface	page 3
En ce temps-là	page 4
Souvenirs de guerre	page 5
Souvenirs de Résistance	page 15
Souvenirs du 16 ^{ème} Bataillon	page 28
Les années passent ...	page 45
Postface	page 48

PREFACE

Ce 25 septembre 2010 ... J'ai 86 ans ...

Je revois défiler les images de ma vie ... ma tendre enfance, ma belle jeunesse, ma famille ... mes joies ... mais aussi mes peines...

Je me souviens particulièrement des années de guerre et tous ses malheurs ...

Et puis il y a tous les amis et amies, qui peu à peu, ont quitté notre planète ...

Alors ...

Je me dis que lorsque viendra l'heure de quitter cette terre, je partirai heureux parmi mes enfants, ma petite-fille et mes arrières petits-enfants ... Restez bons, honnêtes et droits ... Je n'ai eu qu'à me louer de vous !

Heureux du devoir accompli et sans RIEN regretter, j'irai rejoindre ceux et celles que j'ai aimé !

Au moment où j'écris ces lignes, notre Belgique est « malade » ... malade des vieux démons qui ressurgissent d'un passé vieux de 70 ans :

les extrémistes ... les nationalistes ...

Et pourtant, comme tant d'autres, j'ai donné ma jeunesse pour que notre avenir soit sans problème, pour que la liberté prévale sur les intérêts particuliers et résiste à la lutte pour le Pouvoir ... pour que notre coin de terre ne se brise !

Je me demande, souvent, à quoi ont servi tous ces morts, toutes ces souffrances ... ?

Gaston BROUCKE

EN CE TEMPS-LA ...

Nous sommes en 1940.

Mon Père , BROUCKE Henri, d'origine flamande, parfait bilingue, est sous-officier d'élite de Gendarmerie ; Maman s'appelle Juliette ; mes frères sont Julien, Pierre et Georges.

Nous sommes à Courtrai.

C'est là que la guerre nous atteint.

J'ai 15 ans.

Avec mon frère aîné, Julien, je connais l'exode.

De retour au Pays, c'est la découverte des rigueurs de l'occupation et du ravitaillement.

En novembre, un « flamingant », nommé Grammens, exige de mon Père que celui-ci passe un examen en flamand.

Pourquoi cet examen alors qu'il est parfait bilingue ??? Mon Père refuse !

Mon Père est muté en Wallonie où il obtient le commandement de la brigade de Braine-le-Comte.

Pour ma part, je suis inscrit à l'Institut technique dans la section Fer ... me voilà Etudiant.

La famille – Papa, Maman & leurs 4 fils « s'installent » dans la guerre.

SOUVENIRS DE GUERRE

J'avais 15 ans ... en 1940.

C'est d'abord l'invasion et ses terribles bombardements, ses victimes ... le centre de la ville de Tournai est rasé ... seuls subsistent la cathédrale et le beffroi. D'autres villes ont souffert aussi.

C'est l'arrivée des soldats français et anglais qui se replient quelques jours après. L'armée belge résiste comme elle peut et se retrouve coincée.

Le Roi Léopold III capitule ... pourquoi continuer à résister et se faire tuer alors que les anglais rembarquent à Dunkerque ?

Les habitants fuient et certains se retrouvent même dans le midi de la France.

Mais combien de morts sur les routes ?

Puis, c'est le retour au Pays ... Commence alors une occupation qui durera 4 ans.

Ce furent d'abord le ravitaillement, et les longues files devant les magasins ... parfois pour un paquet de margarine ou 1 kilo de pommes de terre.

Une fois par mois, nous nous rendions à la maison communale afin d'y retirer les timbres de ravitaillement pour les denrées alimentaires les plus nécessaires, les textiles et les chaussures.

Nous avions une vingtaine de lapins qu'il fallait nourrir pour que nous puissions en manger un, tous les dimanches.

C'était le passage des avions, précédé par l'alerte à coups répétés ; il fallait alors se précipiter dans les caves ... la nuit, c'était encore plus sinistre !

De jour, on se hasardait à rester dehors ...

Vers 1942-1943, on pouvait assister au passage de dizaines, de centaines d'avions alliés qui se dirigeaient vers l'Allemagne. De petits chasseurs tournaient autour des bombardiers, tels des chiens de berger autour de leur troupeau ...

Au retour, on constatait que la DCA allemande avait fait des ravages...

Je me souviens d'un avion allié tombé dans le centre de Braine-le-Comte. Tous les occupants furent tués. Lors de sa chute, l'avion perdit un moteur qui tomba sur une école y tuant 15 soldats allemands qui y étaient casernés.

Papa assista à l'enterrement des « Alliés » malgré la pression des autorités allemandes et des « collabos » ... mais aussi à l'enterrement des allemands (photo ci-dessous) où l'on distingue Papa sur la gauche de la photo et sur la droite, le commissaire « collabo » et le rexiste nommé Lesire ...



La nuit, il n'y avait pas d'éclairage public ... On se déplaçait avec des lampes de poche ... chose que les allemands réprimaient !

Les fenêtres étaient occultées ... si un rayon de lumière filtrait, les patrouilles allemandes nous le faisaient savoir.

Les phares de voitures, des vélos et des motos étaient aussi occultés.

Parfois, il y avait « couvre-feu », de 21 heures à 5 heures ... on ne pouvait pas sortir de chez nous, sauf les médecins, les services de polices ou les ambulances.

Les moyens de chauffage étaient restreints ... L'hiver, on sortait les gros pulls et les écharpes ... le soir, on allait vite se coucher mais ... toujours avec la hantise des alertes !

C'était aussi ... les déplacements dans les fermes où l'on était connu pour se procurer quelques kilos de grain de farine, du lard, un peu de beurre.

Le pain de ravitaillement était dégueulasse. L'été, il fallait le manger sans trop attendre car il devenait rapidement immangeable, se transformant en filasse ...

Quand on avait le bonheur de se procurer de la farine, on la portait chez le boulanger ... avec quelques timbres de plus, le pain était plus honorable ...

Les « profiteurs » étaient nombreux ... le marché noir (interdit) fleurissait et donnait à certains un moyen « fabuleux » de faire fortune.

Je me souviens du jour où mon père, gendarme, avait arrêté l'un de ces fraudeurs, porteur de viande fraîche ... le porc fut confisqué et offert à un organisme social qui produisait une soupe populaire pour les plus malheureux.

La radio ... tous les jours, on écoutait la radio de Londres ...

« Ici Londres ... les français parlent aux français »

... puis les ondes étaient brouillées et il fallait faire silence pour essayer de comprendre le contenu des messages personnels et les informations qui nous donnaient un peu d'espoir. L'émission se terminait ... « Courage,

Espoir ... on les aura les Boches ! »

Et puis, nous entendions souvent une chanson qui disait : « radio paris ment - radio paris ment - radio paris est allemand »

C'était ce qu'on chantait sur radio Londres sous l'occupation (sur l'air de la cucaratcha) en faisant référence à radio Paris qui , à la botte de l'occupant, tressait les louange du Maréchal Pétain et des Allemands, et mentait sur les progrès de la guerre .

Après l'écoute, il fallait positionner le poste sur une autre station permise par l'occupant, qui lors des perquisitions, avaient comme première mission de vérifier si le poste était branché sur Londres.

Le cinéma ... on s'y rendait parfois ... d'abord, les actualités « allemandes » qui glorifiait le nazisme ...

... ou qui tentaient de nous faire croire que Londres était « rasée » ... la réaction dans le public se traduisait par « t'as menti ! » ... il arrivait qu'un peloton de soldats allemands envahisse la salle ... cela valait avertissement et nous contraignait au silence !

Dans la plupart des villes et villages, le bourgmestre était souvent à la solde de l'occupant qui avait, dès lors, la partie belle pour nous gouverner ...

L'occupant, c'était d'abord l'Armée Allemande, la Wehrmacht ... Il ne fallait pas trop les craindre quand on leur foutait la paix ... certains soldats ne désiraient nullement cette guerre ...

Ensuite, les plus terribles, c'étaient les SS et les membres de la Gestapo qui étaient dangereux, cruels ... surtout ne pas tomber entre leurs mains !

Enfin, les collaborateurs ou « collabo », tout à fait acquis à la cause de l'occupant ... Degrelle, la bande Duquesne, ... les rexistes et combien d'autres ...



Le Belge ne se laisse pas faire ... des noyaux de résistance se forment ... commencent les sabotages, les déraillements de trains, les hold-up des maisons communales et des banques, l'assassinat de collaborateurs ...

Les allemands « répondent » souvent par des représailles et des rafles au cours desquelles des innocents paient bien cher le prix de la Liberté ...

... tel mon Père, Henri BROUCKE, qui fut arrêté avec une trentaine de patriotes à Braine-le-Comte, avant d'être déporté vers les camps nazis.

En 1943, je suis en troisième année d'études à l'école technique.

L'un de mes professeurs me demande de me rendre à la forge ; j'y allume le four ... Mon professeur m'y rejoint accompagné par un officier allemand et un soldat qui est en bleu de travail, portant un sac contenant des pièces à réparer ...

Je fus réquisitionné toute la journée afin de l'assister en tant que « tapeur »
Dans l'ensemble, ce fut une bonne journée ... Il me raconta sa vie
d'allemand au civil et dans l'armée ... Il me montra aussi les photos de sa
femme et de ses enfants ... On se quitta « bons amis » et par la suite, il
arrivait de nous croiser ...

Parfois, nous recevions une convocation de la Commune afin de surveiller,
durant la nuit, les voies de chemin de fer, des champs de colza, des fermes
qui étaient la cibles d'incendiaires et de saboteurs ... mais nous savions
être ... aveugle et sourd ...

La presse ... mais aussi les journaux clandestins ... Le professeur pré-cité
procédait à la distribution de ceux-ci, qui étaient stockés dans le magasin
proche de la forge qui nécessitait, de temps à autre, une mise en ordre ...
... Le professeur m'ayant averti, je connaissais la cachette et tout à mon
aise, je lisais ces journaux ... tout en veillant ... car la Gestapo faisait la
chasse à cette manière de « Résister »

C'est aussi, les nombreux contrôles sur les routes, dans les villes ...
demandes de papiers, fouilles ... si vous aviez un colis, un sac : il fallait
l'ouvrir ... Il arrivait souvent, qu'en rentrant chez moi, le soir, après un
match de football, je transportais des betteraves dans ma valise de sport ...
J'imaginai la tête des allemands en les découvrant ... d'autant plus que je
les avais volées ... et oui !

Je suis au Patronage. Pour distraire les patronnés, nous inventions des
sketchs.

Notre salle était celle du cercle catholique dont l'étage était constitué d'une
autre salle de théâtre occupée par les Allemands

Un jour, nous avons créé une pièce dont le lieu était une cour de caserne ... je jouais le rôle d'un officier. Nous voulons jouer celle-ci lors de la fancy-fair de l'Ecole moyenne des Filles ...



Une demi-heure avant le spectacle, il fut interdit ... les allemands étaient présents et nous dûmes « rentrer dans le rang » ... nous quittons les lieux.

Nous jouions, aussi, nos sketches à l'occasion des fêtes de St Nicolas, comme en 1943, pour les enfants de prisonniers de guerre.

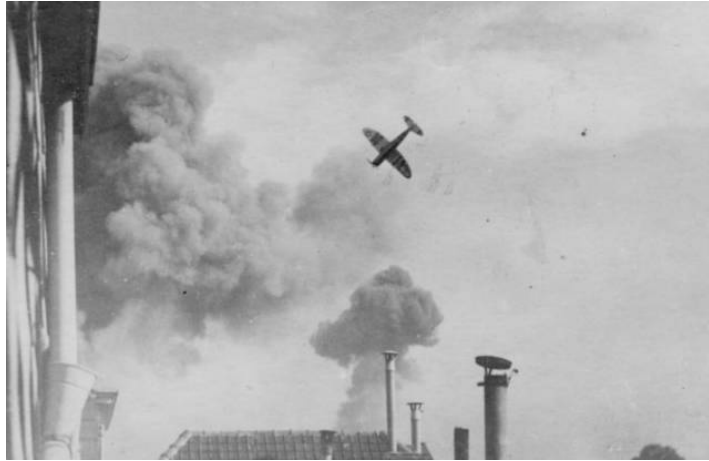
Un jour, je suis dans les campagnes qui surplombent la ville ; j'entend les sirènes ; là où je suis ... je ne suis pas en danger ...

J'entend un bruit étrange et me planque dans un fossé ; je vois passer, en rase-mottes, un bombardier qui plonge vers les ateliers du chemin de fer.

Je distingue le pilote ... il m'aperçoit et lève son pouce en l'air ... je lui répond par un V formé de mon index et de mon majeur ...

Il termine son plongeon et largue ses bombes sur les ateliers ... Je suis

heureux « comme jamais »



(photo d'époque prise à Braine-le-Comte)

En parlant de V ... nous avons toujours sur nous des craies ... les murs de la ville étaient maculés de ce signe V surmonté de la croix de Lorraine

Il fallait aussi se cacher pour échapper aux réquisitions pour le STO (Service du Travail Obligatoire ... en Allemagne).

Mon frère Julien y fut contraint !



SOUVENIRS DE LA RESISTANCE

J'avais 17 ans ... en 1942.

Je suis contacté par un ami, Jean C., qui me demande de rallier la Résistance.

Après réflexion, je sens que je ne peux pas refuser... Je dis OUI !

Quelques jours plus tard, je me rend avec l'ami dans un moulin des environs où je prête serment envers mon Pays et son Roi !

Je fais partie de l'Armée Secrète !



Mon nom de guerre était : **SLACHE**

Il faut savoir que quelques mois avant la Seconde Guerre mondiale, Marcel Antoine, inlassable créateur et animateur de Radio-Schaerbeek, inventa un

personnage appelé Slache qui n'hésitait pas à se moquer ouvertement de Degrelle et de Goering.

Jean et moi prenons la route : c'est ma première mission !

Ce fut le repérage d'un terrain d'aviation allemand situé à Chièvres. Nous y repérons les points stratégiques : nombre d'avions, dépôts d'essence, armements, hangars.

Je dois établir un plan que je devrai mettre « au propre » à mon retour ...

Le stress est présent ... j'en frissonne encore !

De retour chez moi, je réalise le plan avant de me rendre chez mon ami ...

Je vide un tube d'aiguilles à tricoter et y met le plan enroulé ... Je démonte la selle de mon vélo et glisse le tube dans le cadre.

A l'entrée de la ville, je suis arrêté par 2 feldgendarmes qui me demandent mes « papiers » ... Je suis en ordre, j'évite la fouille mais pas celle de mon vélo ...

J'entend le tube qui « joue » dans la tubulure du cadre ... le feldgendarme, lui, ne remarque rien d'anormal et me rend mon vélo ... Je reprend ma route ... J'ai eu chaud !

Pour la 1^{ère} fois ... j'échappe à l'occupant !

Mes études terminées, je suis convoqué à la Werbestelle (bureau de recrutement pour le STO – Service du Travail Obligatoire) où, horreur, on m'annonce que je suis désigné pour aller travailler en Allemagne (Leipzig)

Grâce à mon directeur d'école, je m'inscris à une année de perfectionnement (année qui n'existait pas dans le cycle scolaire) afin d'obtenir dispense pour prolongation de mes études pour échapper au STO.

Par la suite, j'ai falsifié cette dispense afin de la prolonger en surchargeant la date d'échéance ... nous y reviendrons ...

Un après-midi, je me trouve à l'entraînement de football.

Les Allemands sont chez moi afin d'arrêter mon frère aîné (Julien) car il est réfractaire et se cache ... Ils veulent m'arrêter à sa place !

Après leur départ, mon Père parvient à téléphoner à la buvette du club de foot pour me prévenir ... Le temps de ramasser mes effets, je grimpe dans les gradins pour accéder à un champ de blé où je me cache ... je vois les allemands arriver ... et partir « bredouilles »

Pour la 2ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Maintenant, je dois me cacher !

A la soirée, le docteur Colin vint me chercher et me conduisit à la ferme Lefèvre à Braine-le-Comte (nous habitions, à ce moment, à Hennuyères)

Vient, alors ce moment où l'on est séparé de sa famille et de ceux et celles que nous aimons ...

Maman, très malade, qui a subi une thrombose cérébrale, est paralysée et a perdu l'usage de la parole ... je ne la verrai plus avant la fin de la guerre.



Papa ... Je ne dors plus ... j'ai grand désir de voir mon Père (qui a quitté la Gendarmerie en 1943 – il occupe un emploi de garde de nuit aux Papeteries Catala)

Un soir, je quitte la ferme à la grande inquiétude de fermier ... j'arrive à l'usine Catala où mon Père, un peu fâché, m'accueille ... nous tombons dans les bras l'un de l'autre ... on parle un peu, je l'embrasse, et ... le quitte ... pour toujours ... je ne devais plus le revoir (il sera arrêté le 3 juin 1944 par les rexistes et mourra, le 27 mars 1945 dans un camp de concentration nazi à Blankenburg, après une sélection au camp de Buchenwald – voir aussi le livre écrit par mon fils Paul : « Ce Grand-Père que je n'ai pas connu ! »)

Mon « béguin de l'époque »... Andrée ... Un jour, je quitte la ferme car je veux voir son visage, et vais me poster devant la vitrine du magasin tenu par ses parents ... je la vois ... elle me voit aussi ... mais son visage disparaît très vite ... Dans le reflet de la glace de la vitrine, je vois derrière moi un uniforme allemand ... c'est un officier qui m'observe ... Je me retourne et le fixe aussi ... Il me sourit et me fait un clin d'œil ...

Je pense que j'ai juré en constatant qu'il s'agissait d'une connaissance – résistant téméraire appelé « Mr Claude » – je lui souris à mon tour ... il s'éloigne.

Rentré à la ferme, le dit résistant vint me rejoindre pour le souper.

Le 6 juin 1944 ... débarquement de Normandie ...

Dans la soirée, avec 2 autres camarades Louis J. et Léon M., nous rejoignons un ami, Tom, lui aussi fils de gendarme et ... à nous 4 ... nous formons un îlot de résistance ; un autre camarade, Guy A., est présent également, il sera notre agent de liaison (il était aussi fils de gendarme)

Tom est déjà armé d'un colt 12mm américain.

Le lendemain, nous partons, tous les 4, pour une opération de « ravitaillement » car il faut que les résistants cachés dans le maquis puissent s'alimenter .

Si certains fermiers étaient « généreux » ... d'autres ne l'étaient en aucune manière ... d'où ces opérations de ravitaillement ... de réquisition de nourriture ...

Pour cette opération, j'étais armé ... d'une pipe ... que je faisais saillir de la poche de mon veston ... la fermière était « morte de trouille » ... moi ... aussi !

Quelques jours après cette action, nous fûmes armés « plus sérieusement » ... Nous recevons 2 colts 9mm, 1 mitraillette Sten et 4 grenades.

Les « collabos » à la langue trop longue étaient également l'une de nos cibles ...

Nous nous rendons, à vélo, à Soignies ...

C'était un marchand de tabac et d'alcool qui tenait commerce à proximité d'un bâtiment occupé par les allemands ... nous devons le « faire taire »

Tom et mes autres camarades entrent dans le magasin, je reste à l'extérieur ...

Le collabo tente de fuir ... je l'interpelle à sa sortie en le menaçant de mon colt ... à ma grande surprise, en regardant par-dessus mon épaule, il sourit ... je me retourne ... un soldat allemand, armé d'un fusil, est derrière moi, à une dizaine de mètres ! Mes camarades, qui suivaient le collabo, sortent à leur tour ... L'allemand nous arrête ... et hurle : « kein pistol ? »

Nous répondons « non » ... nos armes sont dissimulées sous nos vêtements.

Nous récupérons nos vélos et devons marcher devant lui ... Il nous indique le chemin à suivre à l'aide de son fusil ... ce soldat est gaucher ... Tom fait mine de ne pas comprendre la direction qu'il nous indique ... le soldat retire son index gauche de la détente de son fusil pour nous confirmer le chemin à suivre ... Nous n'hésitons pas, Tom et moi sautons sur l'allemand ... Tom lui prend son fusil et l'abat ... Nous remontons sur nos vélos et prenons la fuite ...

Un officier allemand, ayant, sans doute entendu le coup de feu, sort d'un bordel proche des lieux, et nous tire dessus ...

C'est là que j'entendrai, pour la première fois, siffler une balle à mes oreilles ...

Je constate des taches rouges sur le pavé ... Tom, qui me précède, a été touché au coude !

Nous « appuyons » sur les pédales (Eddy Merckx n'aurait pas pu nous suivre), Tom prend un autre chemin que nous, en laissant des traces de sang afin d'entraîner d'éventuels poursuivants, avant de « ramené » son coude blessé par devant lui, et de nous rejoindre ...

Nous sommes sauvés !

Pour la 3ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Le lendemain, une douzaine de soldats allemands, à notre recherche, patrouillent autour de la maison où nous sommes cachés ... nous sommes postés derrière les fenêtres, prêts à défendre notre peau ... Ouf ... Ils continuent leur route ... Sauvés !

Pour la 4ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Pour Tom ... c'est pas la joie ... Il doit être hospitalisé car les soins donnés par « notre » médecin sont insuffisants ... on doit lui extraire la balle qui entrée par le coude ... s'est arrêtée dans le poignet ...

C'est ainsi, que le docteur Colin doit l'emmenner, dans sa propre voiture, vers l'hôpital de Braine-le-Comte ... en passant obligatoirement par ... Soignies ...

On recouvre Tom, assis à l'arrière, d'une couverture afin de cacher son bras ...

Le docteur : «Tom, si nous sommes contrôlés, tu cries de mal ... tu dois être opéré de l'appendicite ! »

Ce qui fut le cas ! A l'entrée de Soignies ... un barrage !

Après avoir expliqué aux allemands l'urgence de l'intervention ... le barrage fut ouvert ... la voiture fut, même, escortée par un motard allemand ...

... qui ouvrit la route jusqu'à l'hôpital ... duquel il s'enfuit pour ne pas être arrêté . Il nous rejoindra quelques jours plus tard.

Il a toujours conservé cette balle dans le poignet ...

Parmi nos missions : la protection des « pianistes » ... c'est ainsi, que l'on surnommait les « transmetteurs-radios »

Nous nous rendons dans une localité voisine, afin de protéger ce pianiste qui doit émettre d'une maison abandonnée située derrière la gare de Jurbise.

On se poste derrière les fenêtres ; je suis dans la chambre avant, le pianiste est dans la chambre arrière et entre en contact avec Londres.

Soudain, je vois un véhicule de recherche, muni de l'antenne caractéristique sur le toit, traverser le passage à niveau, situé à une centaine de mètres ...

Je donne l'alarme ... le pianiste interrompt la transmission ... le véhicule continuera longuement à tourner dans les alentours avant de quitter les lieux ... Ce n'est que dans la soirée, où l'on viendra nous dire que la voie est libre ... Nous quittons les lieux ...

Pour la 5ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Il est décidé que nous devons, pendant quelques temps, nous cacher ... Je suis caché dans une ferme, à Neufvilles ... chez les « Crohin »

Il est 5 heures du matin, le fermier vient me réveiller en me signalant que la ferme est cernée par les allemands. Je me lève et jette un coup d'œil ... je vois les casques ...

Je m'habille, prend mon colt et suit le fermier dans les dépendances de la ferme pour atteindre la porte du verger qui donne dans une ruelle.

La porte est ouverte avec prudence ... En face, je distingue une autre porte où une femme me fait signe, m'invitant d'aller chez elle.

Je risque un œil dans la ruelle ... un soldat allemand la surveille ... A travers la haie, je l'observe et guette ses moindres gestes ... Il fait frisquet ... Afin de se « réchauffer », il entreprend, de temps à autre, un tour sur lui-même, en claquant les pieds au sol ... C'est le moment ... il a le dos tourné à la ruelle ... je la traverse et me retrouve chez la brave dame.

Encore aujourd'hui, je me demande si ce soldat allemand, vu le temps qu'il avait mis pour faire ce « tour sur lui-même » ... ne l'avait pas fait de manière intentionnelle car m'ayant vu à travers la haie ... tous les allemands n'étaient pas nazis ...

La brave dame me conduit dans sa serre. Dans un coin, se trouve une citerne d'eau de pluie ... Je m'y jette ... La dame replace le couvercle afin que je puisse respirer et le couvre de fagots de bois.

Cela fait un certain temps que je baigne dans cette eau froide, je grelotte ... j'entend des bruits de voix ... 2 soldats allemands visitent les lieux et s'en vont ... Une demi-heure plus tard, la dame viendra mettre fin à mes souffrances mais ...

...Pour la 6ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Dans les derniers mois de l'occupation, va se produire un événement « inouï » ...

Une des soeurs du fermier qui me cachait, avait une amie qui fréquentait un officier allemand, le capitaine K, qui dirigeait une Werbestelle. Il avait été blessé au Front Russe.

Je fus amené à le rencontrer et même ... à sympathiser ... sans jamais faire apparaître mes liens avec la Résistance !

Grâce à lui, je parviens à faire brûler les documents, en possession de l'occupant, concernant mon frère Julien et de quelques autres réfractaires.

Je lui confie également la falsification de ma dispense pour échapper au STO... car la surcharge du document est tellement grossière que je

n'oserais même plus le présenter à toute réquisition.

Il se fâche et m'ordonne de me présenter, le lendemain, à 14h, à la Werbestelle ...

Oberfeld-/ Feldkommandantur
Oberfeldkommandantur Mons
Deutsche Arbeitseinsatzstellenstelle
Nebenstelle La Louvière
(Briefstempel der Werbestelle)

Bescheinigung Gruppe C Nr. 5/
über Freistellung vom Arbeitseinsatz im Reich

Der Brauche (Beruf) Hilfmann (Vorname)
geb. am 25.09.1914 in La Louvière
Identitätskarte der Gemeinde La Louvière Nr. 1872

ist auf Grund besonderer persönlicher Verhältnisse bis auf weiteres/für die Zeit bis zum 31.06.44 vom Arbeitseinsatz im Reich freigestellt.
Diese Bescheinigung gilt nur in Verbindung mit der Identitätskarte und für die oben angegebene Zeit. Sie kann vorzeitig ungültig erklärt werden, wenn der Befreiungsgrund nicht mehr zutrifft.

Für Nachträge der Werbestelle

verlängert bis 15.8.44
verlängert bis 1.9.45
Hilfmann Hilfmann

Le lendemain, après beaucoup d'hésitations, je me rend à cette convocation.

Je suis reçu par 2 feldgendarmes et leur feldwebel (sergent) ... ce dernier, à la vue de mon dossier et du document falsifié, entre dans une rage folle et me traite de faussaire !

Une porte s'ouvre ... c'est le capitaine K (c'est la première fois que je le vois en uniforme)

Il m'attrape par les épaules et assez rudement me pousse dans son bureau ... Ayant refermé la porte, il place un doigt sur ses lèvres ...

Je cherche à lui parler ... Il crie « Ruhe ! » (en français : silence !)

Après quelques instants de conversation, il ouvre la porte et donne l'ordre au feldwebel de me faire une nouvelle prolongation de dispense ... ébahi, celui-ci ne comprend pas ... mais obéit à l'officier ... Il me remet ma dispense en vociférant un « Raus ! » (en français : dehors !) qui résonne encore à mes oreilles ... Je ne me fais pas prier !

...Pour la 7ème fois ... j'échappe à l'occupant !

Le dimanche avant l'arrivée des Américains, j'ai eu l'occasion de revoir le capitaine K ... Il est conscient de la fin de la guerre pour l'Allemagne et se prépare à quitter la Belgique ... je lui souhaite bon retour ...

Avant de nous quitter, il me supplie de rester calme et de ne pas me faire prendre ... car pour moi ... cela « sent le roussi » ...

Après la guerre, j'ai appris que ma tête avait été mise à prix ... Il savait !

Le jour de l'arrivée des Américains à Braine-le-Comte, nous nous employons à capturer les soldats allemands en débandade.

Je profite de cette journée pour aller à Hennuyères ... Revoir Maman et mes Frères !

Me voyant en salopette de l'Armée Secrète, le revolver à la ceinture, Maman verse toutes les larmes de son corps ... je tombe à genoux ... la serrant, je pleure de joie mais aussi d'émotion en voyant son état de santé ... je sens déjà que ... sous peu ... elle va nous quitter ...

Elle réclame Papa ... on n'est sans nouvelle de lui ... je la console comme je peux ...

Quelques jours après, je quitte l'Armée Secrète ... pour m'occuper de ma chère Maman.

Le 6 décembre 1944 (jour de la St Nicolas), Elle nous quitte, épuisée par la maladie et le chagrin.

SOUVENIRS DU 16^{ème} BATAILLON

Le lendemain des funérailles de Maman, Louis (compagnon de résistance) et moi, nous nous rendons à Mons pour nous engager en tant que Volontaire de guerre.

Je dois reconnaître que mon engagement était motivé par l'obsession de retrouver mon Père (sans doute déporté en Allemagne) mais aussi de faire payer aux nazis toutes leurs atrocités commises chez nous !

Le 18 janvier 1945, nous sommes appelés à rejoindre le 16^{ème} Bataillon de Fusiliers à Bonsecours.

Tous, anciens maquisards, notre instruction est rapide ...



Le 13 mars ... nous sommes à pied d'œuvre le long du Rhin, dans la poche du Pont de Remagen.

Le 17, avec le 12^{ème} Bataillon, nous traversons le Rhin sur un pont de bateaux, construit par les Américains, à proximité du Pont qui s'est écroulé... nous occupons l'autre rive ... Nous sommes les premiers Belges sur le Rhin.



Au sein du bataillon, je deviens estafette afin de faire la liaison journalière entre le commandement Belge et le commandement Américain. C'est ainsi que je transportais, chaque jour, une enveloppe contenant les mots de passe d'approche.

Un soir ... à une centaine de mètres du camp américain ... j'entend « Password » ... j'ai oublié le « mot de passe » et tente une réponse du style « soldat Belgium » ... un second « Password » s'en suit ... je répète « soldat Belgium » ... J'entend le cliquetis de sûreté d'une arme ... « Je n'en mène pas large ! » ... soudain, je reçois le canon d'un fusil dans le ventre ... en face de moi : un GI qui me reconnaît ... ouf !

Le 27, nous quittons le Rhin, sur les traces de la 1^{ère} Armée Américaine ... direction : l'EST !

Durant près d'un mois, nous « chassons » les soldats allemands en déroute, les nazis ou autres collaborateurs afin de les capturer et de les remettre aux Américains.

Le 21 avril 1945, nous atteignons la ville de WEIMAR en Thuringe ... cette ville me dit quelque chose ... en effet, après l'arrestation de Papa, nous avons été consulté un radiesthésiste qui nous avait dit que notre Père pouvait se trouver près de cette ville ... ?!

Mon CSM (Compagnie Sergent Major) se renseigne ... A cinq Kilomètres de Weimar, se trouve un camp de concentration ...

Le lendemain, un dimanche, nous partons vers ce camp dont on ignore le nom ... plus tard, nous apprendrons qu'il s'agit du camp de Buchenwald.

Nous apprenons que le camp a été libéré par des prisonniers, au prix de

mille ruses et dangers afin d'y faire entrer clandestinement des armes sous forme de pièces détachées ... A l'approche des Alliés, ils ont reconstitué les armes et s'en sont pris à leurs gardiens ! Certains ont pris la fuite, d'autres furent capturés ...

A l'approche du camp, nous remarquons une forte concentration de soldats GI Américains ... des MP (Military Police) se chargent de la circulation intense qui règne autour du camp et du maintien de l'ordre.

En s'approchant de la grille d'entrée, nous pouvons y lire, forgée dans la masse une inscription ... JEDEM DAS SEINE ... A chacun son dû.



A gauche de cette grille, ce sont les cachots ; à sa droite, des bureaux.

J'y entre ... l'HORREUR commence ...

Sur les bureaux, des sous-mains, des abat-jours en peau humaine portant des tatouages... Dans un bocal, un cœur humain coupé en deux ... des têtes atrophiées, réduites ... autant d'« œuvres » des médecins nazis du camp ...

Je sors des bureaux et me trouve sur la place d'Appel ... je vois un camp immense avec ses baraquement à perte de vue ...



(photos prise par l'auteur)

De l'entrée du camp jusqu'à son extrémité ... une immense allée qui peut être comparée, dans sa longueur, à la rue de la station de Braine-le-Comte.

L'ambiance du camp est lourde, pesante ...une odeur fétide ...

L'odeur de la Mort !

Peu à peu, les prisonniers s'approchent de nous, ils se rassemblent ... Ils ont la tête rasée, décharnés, affamés, , les yeux hagards exprimant la peur, la souffrance, la terreur ...

Ils sont, pour la plupart, vêtus d'un costume rayé ...

Ils font peine – peur à voir !

Le dialogue s'établit ...

Apprenant que nous sommes Belges, des Liégeois nous demandent si telle rue à Liège a souffert de la guerre ?

Que voulez-vous répondre ? ... nous leur « mentons » ... nous les rassurons !

Tout en parlant, nous nous approchons d'un bâtiment sur notre droite ... une grosse cheminée « émerge » de ce bloc ...

j'apprend qu'il s'agit des fours crématoires ... on nous dit que beaucoup de cadavres y ont été brûlés jour et nuit ... la nuit ... le ciel était rouge !

A l'approche des murs de ce four, ma gorge se noue ... des tas de cadavres y sont « empilés » à même le sol, d'autres dans des camions, dans des wagonnets ... Ils ont le corps meurtri, les yeux exorbités, la bouche ouverte comme s'ils criaient encore l'horreur ...



(photos prise l'auteur)

Je fixe ces corps ... et ne peux m'empêcher de chercher le visage de mon Père ...

Mes compagnons m'invitent à poursuivre la visite ...

Des prisonniers sont devenus des « guides » de ce lieu de détresse.

Nous entrons dans ce qui semble être une infirmerie ... une table en matériau dur ... quelques armoires ... des ustensiles opératoires ... ne serait-ce pas ici que les médecins de la mort ont officié ?

Nous accédons au sous-sol ... c'est une salle dont les murs sont pourvus de crochets, pas tous à la même hauteur ... Ces murs sont couverts de sang et d'excréments ...

Les détenus étaient placés sur une trappe à l'extérieur du bâtiment ... la trappe s'ouvrait ... ils se retrouvaient dans cette salle, la plupart avaient les membres cassés par la chute ; pour les autres : ils subissaient la bastonnade...

Ensuite ils étaient pendus « bras retournés en arrière » ou « par le cou » aux crochets qui étaient choisis selon la taille du détenu de manière à ce que les orteils ne puissent toucher le sol ... les efforts développés par le détenu pour mettre pied au sol ne faisaient qu'accroître l'effet de pendaison ... les articulations des épaules ne résistaient pas longtemps et « craquaient » dans d'immenses souffrances qui entraînaient, à coups sûrs, la mort du détenu ou sa strangulation. Il était détaché et jeté dans un wagonnet qui situé » sur un élévateur, atteignait la salle des fours crématoires.

Nous atteignons la salle, noire de fumée et de suie ... des fours, au nombre de 6, ils contiennent encore des corps à moitié calcinés ... une fois encore, c'est l'horreur !

Je n'en peux plus ... j'ai besoin d'air ...

Je me retrouve, à nouveau, devant les tas de cadavres ... je veux voir et peut être trouver ... mais qui

C'est alors que je remarque que les Américains ont fait venir dans le camp des civils allemands, habitants des environs ... ils défilent devant les cadavres ... ils regardent ... certains sont indifférents ... d'autres se cachent les yeux ... pleurent ... défaillent ...

Moi, je cherche mon Père !

Pour savoir, nous nous rendons dans d'autres bureaux à l'intérieur du camp. Depuis la libération du camp, ces locaux sont occupés par d'anciens prisonniers.

Je leur fais savoir l'objet de ma recherche ; ils me demandent le nom, prénom, lieu et date de naissance de la personne que je recherche ...

Dans leur labour barbare, les allemands avaient le souci de « tracer » tous les détenus dans un fichier dûment ordonné ...

Un prisonnier me remet une fiche ... c'est bien celle de Papa !

Je tremble ... mon cœur bat très fort ... je vais savoir ...

« Votre Père, matricule 75.843, est effectivement passé par ce camp en août 44 ; 15 jours après, il est parti avec un kommando pour un autre camp à 80 kilomètres au nord »

Je quitte ces bureaux, le cœur triste ... je suis déçu ... j'arrive trop tard ... j'ignore, encore, où est mon Père !

A mon insu, mon CSM est interpellé par le prisonnier pour l'informer que mon Père était mort le 27 mars au camp de Blankenburg (le jour où nous avons quitté le Rhin) – la fiche mentionne comme cause de la mort : bronchite ... en réalité, il a été battu et tué à coups de bâton.

Mes frères et moi sommes orphelins !

La visite du camp se poursuit ...

Arrivés dans un baraquement, c'est une vision d'horreur ... des prisonniers, trop faibles, à bout, gisent dans des châlits, répugnant de saleté ... au bord de la mort ... certains ne reverront plus leur Pays, leur famille ...

C'est encore plus triste d'être libéré et de mourir ...

Plus loin, je découvre la potence, le pilori, une énorme charrette que l'on remplissait de pierres et que les prisonniers devaient tirer à travers le camp ...

Et puis cette table pourvue de lanières où le prisonnier était attaché pour subir la bastonnade devant tout le camp rassemblé en place d'appel ...

... Le torturé devait compter les coups ... en allemand ... S'il se trompait... le bourreau recommençait la série de coups ... « ein ...zwei ... »

Nous terminons la visite en passant par les cachots ... nous sommes informés que le dernier cachot du couloir est occupé par un rexiste de la SS Wallonie.

A notre approche, il se met à genoux et nous supplie ... les coups pleuvent ... les Américains interviennent pour que nous cessions nos représailles car la mort du collabo est proche ...

De l'Homme à la Bête : il n'y a qu'un pas !

Le lendemain, ce traître fut obligé de se pendre lui-même !

Nous sortons du camp ; il faut rentrer ... pour nous, la guerre n'est pas finie !

Ces quelques heures passées à Buchenwald m'ont marqué pour la vie !
Que dire pour ces malheureux qui y ont passé des heures, des jours, des
mois, des années ... qui en sont sortis et revenus ...

Inclinons-nous devant eux ! N'oublions pas leurs sacrifices !

« Les Honneurs » ... oui, cela leur fait plaisir ... mais ce qu'ils préfèrent :
c'est la poignée de main, le sourire, la reconnaissance des Hommes qu'il
sont ... on les a trop traités en Untermensch! (en français : sous-homme)

Le lendemain, le 16^{ème} part pour la ville de Rudolstadt – 40 km au sud de
Buchenwald - à la recherche de SS et de nazis notoires ...



L'un de mes camarades était surnommé « Mascotte » car de petite taille ...

Lui et moi en 2005, aux Etats-Unis ...



Je ne dirai pas grand chose sur nos opérations d'occupation ... sauf qu'on devient vite, aussi, une brute ... et notamment lors de l'arrestation d'un capitaine de la Marine Allemande, au cours de laquelle je l'ai empêché d'embrasser son bébé avant qu'il ne soit embarqué dans le camion ...

... et quand Papa fut arrêté ... a-t-on laissé mon jeune frère Pierre l'embrasser ???

NON !

Après 15 jours à Rudolstadt, nous nous sommes retrouvés à Kaltennordheim où nous bénéficions de six semaines de repos.
Ensuite direction Wieseth (en Bavière) avant notre retour en Belgique.

LES ANNEES PASSENT ...

Après la guerre, en 1947, je m'engage à la Gendarmerie ; j'épouse Marguerite ; mon fils Paul naît le 25 juin 1948.

Après 20 années dans le Corps, je quitte la Gendarmerie.

Je serai, ensuite, employé dans une verrerie, chez un imprimeur, dans une mutualité.

Une obsession persistait : Il était inconcevable que Papa ait été enterré dans une fosse commune ...

En 1987, mon fils et moi avons retrouvé des anciens prisonniers politiques du camp de Blankenburg au travers de leur amicale : Messieurs Narcisse Dufrasne et Albert Mestrez.

C'est ce dernier qui a enterré Papa, une première fois, dans un petit bois jouxtant le camp de Blankenburg (Bois d'Oesig) Par la suite, les Russes, en libérateurs, ont fait déterrer 27 corps dont celui de mon Père.

Chaque corps fut placé dans un cercueil digne d'un être humain et furent enterrés près du mémorial dédié à la Fédération Internationale de la Résistance (F.I.R.) dans le centre-ville de Blankenburg.

En 1988, n'étant plus gendarme, j'ai pu alors pénétrer en Allemagne de l'Est ... enfin, je pouvais LE retrouver ... toute ma famille à mes côtés.

J'y suis retourné en 1995, en 1999 en voyage organisé par les Amicales de déportés ; et en 2005 avec mon fils.



A chaque visite, mon cœur se serre ... mais le devoir de mémoire prévaut !

Aujourd'hui, j'ai 86 ans ... je ne peux plus faire le voyage ... mais sache Papa que « TU seras toujours dans mon cœur ! »

POSTFACE

Jeunesse !

De plus en plus de témoins de ce passé passent « l'arme à gauche »
(expression du début du XIXe siècle, d'origine militaire)

Le souvenir risque de s'estomper !

Le Devoir de Mémoire vous incombe !

Ignorer les leçons du Passé ... c'est condamner son Avenir !

Ne soyez pas blasé de votre sort actuel !

Nous avons lutté pour que vous soyez heureux !

Beaucoup sont morts en résistant à l'occupant, dans les camps de
concentrations nazis après bien des souffrances !

Relevez la tête ! Ne soyez pas ingrats !

Que pareille guerre ne survienne plus !

Si malheureusement cela devait se reproduire ... Sachez dire « Présent »

Combattez pour votre Liberté, pour celle de ceux et celles que vous aimez,
pour un monde libre !

Le combat continue car, en quittant le camp, les détenus survivants de
Buchenwald avaient dit : PLUS JAMAIS CA !

Ils n'ont pas encore été entendus ...

Restez vigilants et clamez votre indignation contre tout acte de quiconque qui porterait atteinte à votre honneur et à votre dignité d'Homme Libre car ...

... « Il est encore fécond le ventre de la bête immonde qui a enfanté le nazisme » - Bertolt Brecht

Un Ancien fier du travail accompli vous dit « Au Revoir » !

Gaston BROUCKE